

Rosh HaShana 5777 (2016) Rabbin Tom Cohen

Ces dernières années, il est devenu de plus en plus difficile pour certains d'entre nous d'accueillir la nouvelle année avec un sentiment d'optimisme et de joie. L'actualité a semblé rendre les sourires et la joie encore plus élusifs et forcés. Durant l'année qui vient de s'écouler, depuis la dernière fois que nous nous sommes rassemblés dans cette salle, des actes de terreur aussi horribles que brutaux nous ont paralysés et submergés ; il y a seulement onze mois, en Novembre dernier, de jeunes adultes parisiens venant de tous les milieux ont été sauvagement assassinés au Bataclan, ou assis dans un café avec des amis, ou en chemin pour aller assister à un match au stade.

Et alors que les nouvelles passent comme dans un flou, les agressions au couteau et autres actes violents surviennent en France pratiquement chaque mois, du fait de terroristes inspirés par le jihad... il est triste que ces événements moins spectaculaires aient été rapidement oubliés par beaucoup d'entre nous, si ce n'est par les proches des victimes dont les vies ont été détruites... l'exception notable étant l'agression au couteau la plus médiatisée – celle du brutal assassinat du prêtre dans son église. Puis il y a eu le camion qui a roulé délibérément à travers la foule le jour du quatorze juillet sur la Promenade des Anglais, à Nice, laissant des corps brisés, éparpillés, et des familles broyées à la suite de cette horreur. Et je n'ai même pas parlé des autres parties du monde – mais tous ces moments ont déchiré nos cœurs... alors que nous nous rassemblons aujourd'hui pour essayer de trouver à nouveau un certain sentiment spirituel dans un monde toujours plus froid et douloureux.

La question « est-ce que ça s'arrêtera un jour » a, par le nombre des événements, été transformée en une question bien plus effrayante : « où est-ce que ça s'arrêtera? »

Une question dont les ramifications nous font frémir alors que nous entrons dans la nouvelle année.

Ceci étant, je ne suis pas convaincu que notre monde soit plus violent que par le passé. Je crois en revanche fermement que notre monde *semble* plus violent, peut-être parce que nous *voyons* plus cette violence. Après tout, la technologie et les réseaux sociaux nous donnent un accès instantané aux représentations les plus macabres des pires conflits et des pires maux qui se déroulent dans le monde et dont les générations précédentes n'auraient jamais eu connaissance.

Mon intention ce soir n'est pas d'analyser ces événements, mais, croyez-le ou non après ces paroles difficiles, de parler de quelque chose de plus important et de plus fondamental : je veux parler d'espoir et de notre rôle dans ce monde.

Mais pour en arriver là, j'ai besoin que vous partiez avec moi en voyage, un voyage qui commence par explorer notre passé juif commun, avant de pouvoir commencer à regarder vers le futur. Cette réflexion m'est venue cet été, alors que j'étais en train de relire la littérature mishnaïque en préparation d'un cours pour nos futurs étudiants rabbiniques libéraux francophones.

À seulement quelques kilomètres au sud de Tel Aviv, se trouve une ville modeste et sans prétention qui s'appelle Yavneh. Aujourd'hui, elle abrite beaucoup d'immigrés et de familles à bas revenus, et elle est confrontée, comme on peut s'y attendre, à bien des problèmes et des tensions que beaucoup de lieux de ce genre connaissent. L'état actuel de la ville est cependant sans commune mesure avec son rôle dans l'histoire juive. Pendant une courte période, soixante-deux ans pour être précis, Yavneh a été le centre spirituel du monde juif. De l'année 70 (suite à la destruction du second Temple) à l'année 132 de

l'ère commune (lorsque la désastreuse révolte de Bar Kōḥba a mis un terme à la souveraineté juive sur la terre d'Israël jusqu'au miracle de son rétablissement en 1948), c'est à Yavneh que la direction que le judaïsme allait prendre pendant les deux mille prochaines années a été déterminée.

À Yavneh, le calendrier juif a été établi et la Amidah, la prière centrale de chaque service, a été formulée. C'est à Yavneh que les disputes entre les grandes écoles de Hillel et Shamaï ont été résolues – la plupart du temps en faveur de l'école de Hillel, parce que ses étudiants prenaient le temps de comprendre les opinions de leur opposant Shamaï, tout autant que les raisonnements de leur propre école (une leçon merveilleuse en faveur d'une forme de politesse qui manque malheureusement aujourd'hui).

Et c'est dans cette petite ville que le contenu de la Bible hébraïque, tel que nous le connaissons aujourd'hui, a été fixé et, au final, canonisé. En définitive, pratiquement tous les traits de la vie religieuse juive que nous connaissons aujourd'hui ont été mis en mouvement durant cette période courte, mais intensément créative, à Yavneh.

Comment se fait-il que Yavneh, parmi tous les endroits possibles, ait été si important pour le développement du Judaïsme ?

Retournons à l'année 68 de notre ère, durant la deuxième année de la révolte juive contre Rome. Il y avait un grand nombre de conflits dans la communauté juive (ce qui n'est pas très difficile à imaginer) sur la manière de répondre à la menace romaine. Des rabbins de premier plan, tels que Rabbi Akiva ou Rabbi Shimon ben Gamliel, se faisaient les avocats d'une révolte armée. Il y avait également diverses sectes de zélotes qui proliféraient. Ils voyaient la crise en terme apocalyptiques, et la considéraient comme précurseur de la

venue du Messie.

Et puis il y avait Rabbi Yohanan ben Zakkai, qui voyait la futilité de la révolte contre Rome. Il conseillait la modération face au fanatisme et la confiance en soi aveugle qui grandissait. En réaction aux rebelles qui commençaient à prendre le contrôle de la campagne et à détruire les lieux de culte non-juifs, il disait : « ne vous précipitez pas pour détruire les autels des gentils, de crainte que vous n'ayez à les reconstruire un jour de vos mains » (Midrash Tannaim sur Deutéronome, 58). Il se prononça aussi contre la montée de la fièvre messianique en disant : « si tu as un arbrisseau dans la main et que quelqu'un te dit : le Messie est arrivé, plante d'abord l'arbrisseau et va ensuite accueillir le Messie » (Avot de Rabbi Natan 31).

Le même Ben Zakkai vécut retranché dans Jérusalem, avec beaucoup d'autres Juifs de son époque, à l'époque du grand siège des Romains. Lorsque les Romains se préparèrent à percer la muraille, les Juifs zélotes placèrent des gardes à ses portes pour empêcher quiconque de fuir. Comprenant qu'il devait faire quelque chose, Ben Zakkai, avec l'aide de ses élèves, s'enfuit de Jérusalem en se dissimulant dans un cercueil. Après ce départ dangereux, Rabbi Yohanan rencontra le général romain Vespasien et le choqua en s'adressant à lui avec le titre d' « Empereur ». Rabbi Yohanan fut réprimé par Vespasien pour cette entorse au protocole, mais peu de temps après Vespasien reçut des nouvelles de Rome disant que l'Empereur Néron venait de mourir et que lui, Vespasien, avait été proclamé Empereur. Impressionné, et peut-être un peu effrayé par la capacité de Rabbi Yohanan à voir le futur, Vespasien lui accorda un vœu.

Or quelle fut la requête de Rabbi Yohanan ben Zakkai ? Comme le rapporte le Talmud de Babylone (TB Gittin 56 a-b) : קודצ יברל היל נייסמד אתווסאו לאילמג נברד אתלישושו הימכחו הנבי יל נתן
« Donne-moi Yavneh et ses sages, la dynastie de Rabban Gamliel et

des médecins pour soigner Rabbi Zadok ».

La liste des souhaits de Rabbi Yoḥanan est extraordinaire, non pas à cause de ce qu'il a demandé, mais à cause de ce qu'il n'a pas demandé !

Il était clair que le Temple, Jérusalem, tout comme la souveraineté juive, étaient sur le point de disparaître. Le désespoir qui allait résulter d'une telle défaite serait insupportable. Et voilà que Rabbi Yoḥanan obtient une audience avec la personne qui a le pouvoir de changer tout cela et d'accorder un sursis. Or que demande-t-il ? La protection de la famille de Rabban Gamliel, des médecins pour soigner un autre rabbin qui était devenu trop faible à cause du jeûne, et Yavneh, une petite ville de rien du tout.

Ce qu'il ne demande pas est étourdissant. Comme Rabbi Akiva le note dans une page ultérieure du Talmud : « il aurait dû demander à l'Empereur de laisser les Juifs tranquilles, et de ne pas porter atteinte à Jérusalem et à son Saint Temple ». Au lieu de cela, la requête minimaliste de Rabbi Yoḥanan au général Vespasien, se révèle, à posteriori, être encore plus brillante que n'importe quelle demande qu'un de ses illustres contemporains aurait pu imaginer.

Yavneh a rendu possible de surmonter la perte du sanctuaire et de l'autel des sacrifices, et ce grâce à l'institution de la הליפתָה, la prière à heures fixes, et הליפתָה *la réflexion sur soi*, qui permettrait à la vie juive de continuer à travers l'exil, dans chaque communauté, sur chaque continent et dans toutes les conditions où se trouveraient les Juifs.

Cette spiritualité forgée à Yavneh, résista à chaque oppresseur, d'Hadrien à Hitler, et à tous ceux qui se trouvèrent entre les deux.

De la même manière, notre monde, aujourd’hui, comme le monde de Rabbi Yoḥanan, est loin d’être parfait. Son monde avait été bouleversé par Rome, tout comme notre monde est putréfié par la terreur jihadiste. De plus, leur monde souffrait d’une confusion des valeurs, tout comme le nôtre... et c’est peu de le dire !

Alors que pouvons-nous apprendre de Rabbi Yoḥanan ben Zakkai ? Qu’il est possible, malgré les aspects négatifs de l’Histoire, de créer nos propres Yavnehs personnels – un endroit où l’on peut étudier la Torah, accomplir les mitsvots, se retrouver pour prier ensemble, construire des vies nobles pour nous et nos familles – cette capacité à continuer ces tâches juives modestes et pourtant vitales, peut nous aider à aller vers demain avec la tête haute.

Je trouve significatif que bien que Jérusalem ait été en flamme, les Juifs qui ont fui à Yavneh n’ont pas passé leur temps à se lamenter de ce qu’ils avaient perdu – ils ont travaillé nuit et jour pour le remplacer par quelque chose de portable, quelque chose qui ne dépendrait pas du sanctuaire de Jérusalem, mais quelque chose d’extraordinairement précieux, qui pourrait être transporté par chaque génération subséquente dans leurs pérégrinations – que ce soit à Sura ou à Pumbedita, à Fez ou à Alexandrie, à Tolède ou en Alsace, à Lodz, New York, Kiev, Portland ou Paris.

Rabbi Yoḥanan, en demandant Yavneh, nous a enseigné que *נַמְד לֵכָּךְ שֶׁיְהוּא וְיִשְׂרָאֵל וְיִשְׂרָאֵל וְיִשְׂרָאֵל* tant que nous sommes en vie, *à la fois physiquement et spirituellement, nous devons avoir de l’espoir !*

Durant ces grandes fêtes, nous parlons de transformer nos êtres et de transformer le monde qui nous entoure. Et bien que nous parlions parfois de ces choses comme si elles existaient de façon séparée, elles ne peuvent en réalité pas être plus mêlées l’une à l’autre. Demandez à n’importe quel travailleur social ou à n’importe quel

expert en systèmes familiaux : nos vies font partie d'une grande machine interconnectée. Je pense à une expression qui date d'il y a quelques années : « il faut un village [pour élever un enfant] ». Si bien que lorsque nous modifions nos comportements, nous influençons l'un des engrenages de cette machine où tout est connecté. Et lorsque nous changeons un engrenage, le reste de la machine est également impacté : le tout doit s'ajuster pour répondre au changement de la partie. En nous transformant, nous commençons à changer le monde qui nous entoure.

Il se peut que le monde soit en désordre et que nous voyions plus de ténèbres que de lumière. Mais nous ne pouvons pas succomber aux ténèbres, peu importe à quel point elles peuvent paraître envahissantes. Les ténèbres ne constituent pas l'ensemble de la vérité. Parfois, regarder les ténèbres est un choix. Parce que, lorsque vous fixez suffisamment les ténèbres, vous pouvez trouver une étincelle de lumière. Et lorsque vous pouvez voir votre propre étincelle, vous pouvez aider les autres à voir la leur. Et lorsque toutes les étincelles se mettent ensemble, on peut repousser les ténèbres.

Rabbi Israël Salanter (1810-1883) mit en lumière cette vérité essentielle lorsqu'il dit : « lorsque j'étais jeune, je voulais changer le monde. J'ai essayé, mais le monde n'a pas changé. Alors j'ai essayé de changer la ville, mais la ville n'a pas changé. Alors j'ai essayé de changer ma famille, mais ma famille n'a pas changé. Alors j'ai compris : je dois commencer par me changer moi. » Le reste suivra.

Surmonter notre propre désespoir peut sembler une toute petite tâche, mais il faut que vous réalisiez que cela a le pouvoir de mettre en mouvement toute une chaîne de réaction cosmique... l'équivalent spirituel d'un papillon qui bat des ailes à Paris et qui déclenche la pluie dans le Néguev et le Sinaï. Les zélotes de l'époque de Rabbi Yoḥanan ben Zakkai étaient très en colère – et peut-être à juste titre

– mais ils ont laissé leur colère finir par pervertir leurs buts, ce qui a eu pour effet de les détruire, eux et leurs familles. Rabbi Yohanan comprit qu’après une colère justifiée, il y a besoin de commencer une nouvelle page dans notre histoire – une page qui nous dise où aller à partir de là, une page qui nous enseigne comment continuer nos vies, comment reconstruire nos familles, même lorsque nous avons été tellement lésés, calomniés, et blessés.

Nous avons besoin de cette force, de cette clarté de vue, de tourner la page, de vivre une nouvelle journée, aussi difficile cela puisse être parfois. La manière dont nous réagissons à la confusion morale et au mal rampant que nous voyons aujourd’hui, pourrait également nous aider à formuler une réponse mesurée, appropriée aux tensions de moindre échelle et pourtant tout aussi déstabilisantes de nos propres vies, aux situations dans lesquelles nous nous trouvons et à nos propres déceptions.

La culture d’aujourd’hui exerce par exemple une grosse pression sur nos enfants, en leur imposant des réussites académiques et professionnelles à l’exclusion de toute autre chose, alors qu’il serait peut-être plus sage de les encourager, avant toute autre chose, à devenir des gens de bien, à être des *mentsches* en premier lieu. Auquel cas ce qu’ils feront, ce qu’ils accompliront, aura moins d’importance que ce qu’ils sont et que la manière dont ils traitent leur famille, leurs amis, et toutes les personnes qu’ils croisent : voilà quelque chose qui pourra littéralement changer le monde !

Il est parfois difficile d’admettre que les rêves que nous avons pour nos enfants et notre vision de leur futur n’a peut-être pas coïncidé avec les leurs, ou, à cause des circonstances, n’a pas pu être atteignable. Il se peut que nous ayons voulu Jérusalem, mais que, en dépit de nos prières et de nos espoirs, nous ayons dû nous contenter de Yavneh. Mais même lorsque cela arrive (et cela arrive souvent)

l'Histoire devrait nous rappeler que Yavneh, bien qu'ayant été au début un symbole de défaite, a fini par devenir le centre de grandes réalisations et de grands succès.

Il est instructif que les vœux traditionnellement offerts à cette période de l'année soient modestes dans leur ambition. Il n'est ni d'usage, ni même approprié, de se souhaiter une année magnifique, merveilleuse, exceptionnelle. Au lieu de cela, nous nous souhaitons simplement une *הקוּתְמוּ הַבוֹט הַנֶּשֶׁךְ*, une année bonne et douce. Voilà une phrase minimaliste. Mais par sa simplicité, cette phrase exprime une vérité profonde et vitale. « Bonne » est suffisante. « Magnifique » serait bien, mais nous nous contenterons de « bonne ».

Au final cependant, ce que nous devrions attendre de notre monde, de ceux que nous aimons et de chacun de nous, est la décence. Là, il ne devrait y avoir aucun compromis, aucune tolérance pour la médiocrité, aucune acceptation de demi-mesures. Nous avons le droit d'attendre que les gens soient bons, et ne tolérer rien de moins.

Nous entrons cette nouvelle année dans une atmosphère de peur et d'anxiété, de confusion morale, de déception et d'incertitude. Mais nous ne serions pas fidèles aux sons optimistes du shofar, aux mélodies émouvantes de notre prière, à l'espoir qui est dans notre tradition, si nous laissons les difficultés de ces heures de l'Histoire nous mener à la résignation et au désespoir. Même en ces temps où Jérusalem était hors de notre portée, Yavneh nous offrit les moyens de fleurir. Il est vrai que Yavneh n'est pas Jérusalem – elle ne possède ni sa beauté, ni son charme, ni son mystère, ni sa force d'attraction éternelle. Mais, pendant soixante-deux ans de notre histoire, il y a très longtemps, c'est Yavneh (un mot qui signifie littéralement « il construira ») qui nous a sauvé et nous a maintenu,

et, depuis, où que nous nous soyons trouvés, dans les bons moments comme dans les mauvais, les réalisations des soixante-deux incroyables années ont résonné à travers nous et ont enrichi nos vies.

Nous devons choisir d'agir – nous devons sortir de notre paralysie, choisir parmi les milliers de causes valables et nous impliquer, avec espoir, et non avec désespoir. Et, en tant que communauté, nous devons construire, littéralement !

J'imagine qu'à la suite de cette année passée, beaucoup d'entre nous se demandent à quoi ça sert. C'est exactement pour cette raison que nous avons besoin du coup de coude que sont ces grandes fêtes, afin de réaffirmer notre foi dans le potentiel de l'humanité. Nous avons besoin que l'on nous rappelle cette étincelle qui sommeille en nous. Considérez que ces grandes fêtes sont ce coup de coude.

À Kehilat Gesher, nous savons que combattre le désespoir à travers l'engagement communautaire et l'implication ne commence pas seulement avec le Rabbin qui se trouve derrière la *bima*, mais avec l'étincelle qui est en chacun de vous et qui refuse de désespérer. Et comme Hillel l'a dit dans son mot célèbre : « si ce n'est pas maintenant, quand ? »

Comme nos ancêtres l'ont fait il y a si longtemps à Yavneh, nous devons nous engager à faire notre part, ici, à Paris – תוכלמב םלוע וקתלך – pour amener ce monde difficile et frustrant un pas plus près du royaume de Dieu... Après tout, c'est notre rôle en tant que Juifs !